



# AMNÉSIE ÉCOLOGIQUE

MATTÉO

© MP POUR ICON-IPSL, 2021

CHRONIQUES DU CHANGEMENT CLIMATIQUE

J'ai le sentiment de ne pas être très différente des autres. Pourtant, mes parents et mon psy m'ont dit que j'étais un cas à part. Je dois l'admettre, je suis tête en l'air, j'oublie : numéros de téléphone, rendez-vous, clés, anniversaires... J'ai un esprit kleptomane, il me vole mes souvenirs et m'empêche d'avancer. Les trous de mémoire n'aidant pas à tisser des liens, peu à peu, je me suis isolé. J'ai créé ma bulle, mon univers à moi. Il m'est impossible de construire une relation sociale sans qu'elle ne s'effondre : oublier ça ne fait pas bonne impression. J'avais abandonné, à quoi bon dépenser de l'énergie en vain. Mais récemment, tout a changé depuis que ma grand-mère a été diagnostiquée par les médecins comme souffrant de « troubles cognitifs sévères ».

Elle avait grandi dans une région de l'est de la France, sillonnée par un cours d'eau : la Vologne. Elle m'a dit quelque chose comme : « Avec Mathilde et Renaud, on attrapait des sauterelles qui couraient le long de la rivière, dans la maison de maman, c'était à l'été à côté de la cave où j'allais au travail ». Et puis en hésitant, comme pour remuer sa mémoire et en extraire l'essence, elle a ajouté : « Mars, Avril, Mai, Juin... il n'y en avait que là et depuis, je n'en ai plus vu... »

Nous étions face-à-face, un moment assez suspendu. Nos yeux fixés les uns dans les autres comme inexorablement intriqués. Il m'aurait été impossible de la lâcher du regard. Moi, j'essayais de lire en elle. Je m'imaginai, blotti contre le fond de sa rétine, admirant le film du temps qui passe. En fait, je n'attendais qu'une seule chose, celle de capter une étincelle. Celle qui m'aurait montré que je pouvais voir les insectes de la Vologne. Rien. Tout était noir, vide, un vide sidéral et glaçant de réconfort qui me faisait dire que j'étais bien avec elle, mais pourtant que je n'avais rien à y faire. C'est assez ironique, je crois, pour la première fois, je me suis moi-même exclue. Ce moment était un peu comme une marche forcée, comme si on avait envoyé à pleine vitesse des bulles immobiles l'une contre l'autre. L'une aurait fini par céder. Plus rarement, elles se touchent, elles n'éclatent pas : une interface apparaît et là, tout redevient possible. Il eut fallu que je me donne à voir ce qu'elle ne me donnait pas. Telle s'est imposée à moi la quête de ses criquets.

Aller consulter quelques infos sur la toile, ça serait pas mal dans le fond et puis il y avait ce magasin d'antiquaires poussiéreux. Le trouble du lieu m'inspirant le mien, je me rendis là-bas. Le monsieur était bavard, mais moi pas. Je lui ai dit : « Vologne, 1949, vous auriez ça ? ». Il m'a tenu la jambe vingt minutes, et m'en a tendu trois. Elles représentaient une campagne en noir et blanc, des champs, un clocher et une tache de café – ça aurait pu être n'importe où en France. Cela ne servait à rien, grand-mère n'est pas Proust, je ferais mieux de lui apporter une boîte de biscuits.

J'ai laissé tomber longtemps, jusqu'à ce jour à la radio où il y avait un podcast : il parlait du climat, des événements extrêmes.

Radio : « Dans un contexte de réchauffement climatique continu, les événements extrêmes tels que les vagues de chaleur continueront d'augmenter en fréquence, en intensité, en durée. Les enfants nés en 2020 connaîtront une multiplication par deux à sept des événements extrêmes par rapport à ceux de 1960. Pourtant, même si l'IFOP annonce que les 18-25 ans sont de plus en plus anxieux. Une part croissante semble s'accommoder de cette situation. »

Tout ce que j'ai retenu, c'est que le journaliste a dit que les gens s'accommodaient de la chose. C'était ça en fait l'autre jour : les marques hautes sur les quais de Seine, les taillis remplis d'arbres couchés dans la forêt : c'était des cicatrices du passé, pas refermées, mais que tout le monde ignorait. Mais je ne suis peut-être pas la mieux placée pour parler de ça. Je suis né à Paris, dans le béton, la nature pour moi, c'est longtemps resté les fleurs des trottoirs et les pigeons fatigués le soir. Et de toute façon, même si j'étais né à la campagne, j'aurais oublié en choisissant de retenir les dates d'anniversaires.

Plus tard, et sans prévenir, son « truc au cerveau » s'est empiré. On a passé un superbe après-midi, on était heureux, on avait beaucoup ri, mais plus rien d'audible ne se dessinait sur ses lèvres. Elle semblait peut-être, je ne sais pas, mais j'avais envie de croire, encore plus depuis mes constats, que ses criquets, ils avaient bien vécu. Peut-être avais-je du mal à renier la seule histoire qui aurait

dû tenir, ma seule amitié. Moi aussi, d'un coup, j'ai accéléré ma quête, je voulais la doubler.

Le TER est assez sale, la météo grincheuse, l'accent râpeux, aucun doute, j'y suis bien. Je me suis mis en route – rien n'est plus pareil ou tout est différent. Je ne sais pas. La maison est en ruine. Le terrain est décrépi, laissé en friche : de la boue, des ronces, des herbes hautes. Je me suis arrêté là. Après que le soleil soit revenu, il n'y avait pas plus de bruit qu'avant. Mamie m'avait-elle mené en bateau ? J'étais déçue, je l'avoue, comment j'aurais pu voir ou entendre les criquets de Vologne là-dedans. Assez ironiquement pourtant, sur le chemin du retour, je suis passé devant la maison d'un vieux. Il était assis là, comme ancré sur son siège depuis des siècles, il ne bougeait pas et parlait peu. Pourtant, m'a-t-il dit, lui aussi en a vu.

De retour à Paris, dans les archives du Muséum d'histoire naturelle, sur les étagères, dans le fond des réserves du sous-sol, il y en avait un seul épinglé. Sur l'étiquette à côté, un point d'interrogation, comme s'il se demandait même qui il était, ce qu'il pouvait bien faire là, qui l'avait emmené ici. Personne ne l'avait cité nulle part, c'était comme le soldat inconnu, glorieux réchappé d'une légion d'élytres qui un jour ont battu au vent, mais ont trépassé par zèle. Et là, j'ai compris, elle avait raison. Mais après tout, on pourrait dire que les criquets, tout le monde s'en fout. Le problème, c'est qu'il n'y a sûrement pas que les criquets.

Je me suis assise, comme ce papi, et j'ai écrit. J'ai fait pleurer l'encre sur ma feuille, les mots, les images, les phrases et les métaphores, tout était réuni. Impossible d'essuyer ces larmes-là, indélébiles, elles pleuvaient dans un flot ininterrompu. Pourtant, je le sais, c'est vain. Ce ne sont que des taches. Pour ces choses-là, la langue, ça ne suffit pas. Comment retranscrire, restituer et donner à voir cette expérience avec la nature sans qu'elle ne s'évapore ? Cette impossibilité me révolte, mais elle me soulage.

Elle et moi, nous avons réussi, son expérience est devenue mienne, je m'en suis appropriée, je vous l'ai dite. Et que cela ne soit qu'une larme dans l'étang, c'est plus que rien, certes, et

moins que tout ce que nos esprits auraient pu retenir, mais qui peut mieux ? Par notre condition, sommes-nous peut-être les plus à même de garder précieusement quelques sensations plus que des souvenirs.

## Avertissement

Ce texte est écrit dans une écriture non genrée. Le personnage utilisant le pronom « Je » peut être un homme ou une femme, ou toute autre identité de genre. Comme le genre neutre n'existe pas officiellement dans la langue française, j'ai choisi d'alterner systématiquement à chaque phrase l'accord entre le genre masculin et le genre féminin, invitant les lecteurs à imaginer ce qui leur convient.